

David Morales

ground, caractérisé par un mélange parfait de gays et d'hétéros, de blancs, de noirs et de Portoricains – et les femmes étaient les bienvenues. Malgré les drogues ou peut-être grâce aux drogues, le Paradise Garage était un club cultivé, où les danseurs venaient pour la qualité de la musique, ce qui entraînait un sens de la camaraderie qui semble impossible à imaginer aujourd'hui. C'était l'ultime club sans préjugé et sans racisme, un des rares cocons de liberté d'une ville qui explosait dans de nombreux domaines : le rap envahissait Brooklyn et le Bronx, l'art

« Certains morceaux du garage avaient une connotation rédemptrice qui découlait du gospel. »

contemporain s'installait dans l'East Village, et le rock indépendant fleurissait dans le Bowery. La communion exceptionnelle entre les danseurs était entretenue par le contenu lyrique des paroles des disques programmés : « Why Can't We Live Together » de Timmy Thomas, « Love Is The Message » de MFSB, « Love Sensation » de Loleatta Holloway. Certains morceaux du garage avaient aussi une connotation rédemptrice qui découlait du gospel. Un titre comme « Somebody Save Me » de By All Means a touché le public gay, parce qu'il trouvait dans les attentes spirituelles de la communauté noire un reflet à ses propres aspirations.

Pour les DJ's actuels, l'époque du Paradise Garage est un peu enrobée de souvenirs et de drames. Larry Levan fut le premier grand DJ noir de New York, après plusieurs années de règne des DJ's blancs ou portoricains : Walter Gibbons, David Mancuso, John "Jellybean" Benitez et Shep Pettibone – qui travailleront ensuite avec Madonna –, Bruce Forrester, David DePino, François Kevorkian et d'autres. Frankie Knuckles a commencé sa carrière de DJ comme suppléant de Larry Levan au sauna gay The Continental Baths. Aujourd'hui, il est peut-être le DJ vivant qui a le plus de respect pour Larry Levan.

Fin 1987, le Paradise Garage ferme ses portes. Les membres du club se lamentent : c'est la fin d'une époque. Mais c'est la même année que Levan produit son plus gros hit, le « Ain't Nothing Going Down But The Rent » de Gwen Guthrie, peut-être le plus garage des disques de l'époque. A la fin des années 80, Larry Levan joue dans quelques clubs. Il meurt du sida au début des années 90.



David Morales

CHRISTOPHE DEMOULIN

Ce sont des platines flottantes ?
Oui. Montées sur élastiques.

C'est nouveau ?

Non. C'est de la technologie ancienne dessinée par Richard Long à la fin des années 70. Ça empêche le "feed-back". Vous pouvez sauter à côté des platines et parfois, bouger le bras des platines comme ça....

Vous rappelez-vous la première fois que vous avez été DJ ?

La toute première fois, ça devait être à une party dans le Bronx en 1976. Je faisais des fêtes chez moi avec une platine

et un jour chez un ami de ma sœur – c'était à l'époque où les Village People ont sorti leur album « San Francisco » – je vois ce type derrière deux platines avec un casque. Ma sœur me dit : *Dave, tu veux passer quelques disques ?* Je mets le casque, je pousse un bouton et *Wow !* C'est la première fois que j'ai joué sur deux platines. Ensuite, j'ai joué dans un club à Brooklyn en 1979-80.

Y a-t-il une grande différence entre la scène à cette époque et la scène aujourd'hui ?

La musique principalement. La musique était bien meilleure. Elle avait beaucoup

Et ce n'est pas Lady Morales qui démentira.